Document generated on 07/18/2025 3:20 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Sorbier des oiseleurs

Diane-Monique Daviau

Number 48, Winter 1996

Taches

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4370ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Daviau, D.-M. (1996). Sorbier des oiseleurs. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (48), 39–44.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Sorbier des oiseleurs

Diane-Monique Daviau

I

Haut comme trois pommes, le gamin, si ce n'est plus petit encore.

Chemisette coquille d'œuf, culotte marine bien coupée, bien pressée, sandales neuves que l'enfant n'a pas encore apprivoisées.

Les cheveux, coupés comme ceux d'un monsieur, coiffés artistiquement par la mère et qu'on dirait laqués, contrastent mille fois avec le minois du gamin : cet enfant-là, un bébé encore, a le regard tout ébouriffé, le sourire coquin, il s'émerveille d'un rien et un rien le fait pleurer.

Tenu par la main de sa mère, l'enfant trottine gentiment malgré le cuir neuf qui lui blesse les pieds.

La mère ressemble à une reine, et le fils joue le rôle du petit prince. Mais malgré tous les efforts de la reine, il y a toujours quelque chose qui cloche, dans ce beau tableau, toujours quelque chose qui échappe à sa vigilance, par exemple le poignet de l'enfant, qui soudain n'est pas assez princier pour rester au creux de l'étau royal et qui, dans un mouvement spontané que la main maternelle n'a pu ni prévoir ni retenir, se dirige vers une petite plume d'oiseau apparue tout à coup dans l'air et virevoltant lentement juste devant le visage de l'enfant. La main, les petits doigts se tendent gracieusement vers le cadeau tombé du ciel, mais hop ! voilà le long bras qui rattrape et happe le frêle poignet, et la pince toute-puissante se referme à nouveau sur sa proie, resserre l'étreinte, et l'enfant emboîte à nouveau le pas à celle qui sait ce qui se fait et ce qui ne se fait pas.

40

Ils marchent. Ils croisent des gens, s'arrêtent aux feux rouges, voient des autos défiler, traversent des rues, et l'enfant trouve tout cela très intéressant, les gens qui ne se ressemblent pas, les autos de toutes les couleurs, les feux rouges, les feux jaunes, les feux verts et le fait qu'il n'y ait pas de feux bleus ou mauves ou fluo.

La mère tient son corps droit et ne remue pas souvent la tête mais ses yeux vont et viennent, à l'affût d'on ne saura jamais quoi.

La lumière fait miroiter des reflets argentés sur les brins d'herbe.

Les brins d'herbe rappellent au petit qu'il y a très longtemps maintenant qu'il n'a pas mangé de frites et que ce qu'il préfère par-dessus tout, c'est la peau des frites dans laquelle on peut mordre et qui croustille sous la dent.

Mais voilà soudain la plus belle chose au monde, juste là, à un mètre de lui. L'enfant s'immobilise, faisant quasi perdre l'équilibre à la mère, l'obligeant à reculer d'un pas, il dégage son poignet de l'emprise maternelle, s'accroupit, les paumes délicatement à plat sur les genoux, et approche son visage de la chose incroyable qui s'étale sur la chaussée en bordure du trottoir : un arc-en-ciel... Il n'entend pas tout de suite le grondement de la mère : la reine reste d'abord bouche bée, puis elle bafouille seulement, débordante d'incrédulité : « Non, mais... non, mais... »... et lorsque la voix se ressaisit et rugit « Touche pas ! », il est déjà trop tard, l'enfant a glissé la main dans la flaque d'huile en laissant échapper un gloussement de plaisir, et comme il aime la reine — car elle est sa mère — et qu'il veut lui faire partager cet instant de grand bonheur, il tend aussitôt sa petite main vers le visage aimé en déclarant « Un arc-en-ciel, maman, regarde ! » pendant que la mère, figée d'effroi, les bras dans les airs, incapable de reculer pour esquiver l'horreur noire qui s'agite devant sa robe en soie grège — « Un arc-en-ciel, regarde ! » —, se lamente : « Crétin ! Crétin ! Mais qui est-ce qui m'a donné ce crétin de fils ? »

Le prince ne semble pas encore saisir l'ampleur de la catastrophe. Il comprend seulement que la reine est terriblement fâchée. La raison de cette colère lui échappe, mais il est clair que la reine n'apprécie nullement la découverte que le prince vient de faire.

« Je… je voulais prendre l'arc-en-ciel », balbutie-t-il en clignant deux fois des yeux, puis, les rivant à ceux de sa mère dans lesquels il vient de voir d'horribles choses passer, il se relève et essuie avec application la paume de sa main dégoulinante d'huile sur sa poitrine, c'est-à-dire sur sa chemisette coquille d'œuf.

Une gifle retentissante accompagne le mot « imbécile ! » qui résonne longtemps dans la tête de l'enfant.

II

La porte de la chambre est fermée, mais on entend tout de même parfaitement bien les sanglots de la femme, les questions stridentes, le vacarme des tiroirs brusquement ouverts, vidés de leur contenu, refermés aussi violemment, d'un coup de poing, peut-être, d'un coup de pied ?

Marie ne bouge pas. Il fait nuit et la maison tremble, le ciel se déchaîne et va leur tomber sur la tête, le sol se lézarde et va d'un instant à l'autre s'ouvrir et les avaler tous les trois.

Marie est assise dans son lit, les deux mains plaquées sur sa bouche, et écoute. Elle se concentre sur les voix, plisse les yeux, se mord les lèvres, retient ses larmes pour bien entendre, pour comprendre ce qui se passe.

Un mot revient sans cesse : rouge.

Rouge ?

La mère crie-t-elle « D'où vient ce rouge ? » ?

Rouge ?

Marie se lève, pose le bout de ses doigts contre la porte. Elle ne sait que faire. Elle voudrait saisir la poignée, ouvrir grande la

porte, crier « Arrêtez ! », crier « J'ai trop peur, arrêtez ! », mais en a-t-elle le droit ? A-t-elle même le droit d'entendre ce qu'elle entend ?

Pourquoi la mère crie-t-elle tout le temps « D'où vient ce rouge ? » et pourquoi le père ne répond-il rien d'autre que « La paix ! » ?

La mère sanglote.

Marie ne comprend pas ce qui se passe, ce qui s'est passé, pourquoi la mère sanglote, pourquoi elle crie, pourquoi le père vide les tiroirs. Il est question de lessive. Une chemise. Une chemise ?

Et puis encore : rouge.

« Du rouge ! »

Marie pleure doucement.

La mère, entre deux sanglots, parle d'un col de chemise. Mais qu'est-ce qu'elle a, cette chemise ?

La mère sanglote et répète « Depuis quand ? depuis quand, hein ? depuis quand ? »

Le père sort la valise du placard, Marie en est certaine, elle reconnaît le bruit du petit porte-bonheur noué à la poignée. Tout déboule, la boîte de diapositives, les patins, les raquettes…

Le père hurle « Lâche-moi ! », lâche-moi ? Pourquoi crie-t-il « Lâche-moi ! » ?

La mère sanglote encore un peu.

Puis la mère ne sanglote plus.

Marie colle son oreille contre la porte : on n'entend plus rien, tout à coup.

Elle plisse les yeux, retient sa respiration le plus longtemps possible, on n'entend plus rien du tout.

Marie appuie son front contre la porte. Peut-être est-ce tout, peut-être est-ce fini ?

Marie essuie ses larmes du revers de la main.

Puis soudain : « Lâche-moi, je te dis ! »

Il a fermé la valise, Marie a reconnu le bruit, c'est celui de l'été, de la maison qu'on quitte et des vacances qui commencent.

Il répète « Lâche-moi », mais il le dit presque doucement, cette fois, et la mère répond « Non », c'est le mot qui reviendra désormais le plus souvent dans sa bouche, non, non et non.

« SI TU T'EN VAS, crie la mère, tu m'entends, si tu t'en vas… »

Marie ouvre la porte de sa chambre, le père, celle du vestibule.

Marie regarde sa mère au bout du couloir, son père qui est déjà sur le balcon.

« Si tu t'en vas, crie la mère, prends ta fille avec toi ! »

« Je te la donne », répond le père sans se retourner, puis il claque la porte et disparaît dans la nuit.

III

Elle a à peine dix ans, qui aurait pu prévoir ? Une robe blanche. Un des garçons qui la regardent quitter le restaurant la pointe du doigt et s'écrie : « Hé, tu t'es assise dans un bol de fraises ? » Tout le monde s'esclaffe. Sauf la fillette.

IV

Etc.

V

Je connais un homme qui photographie les arbres, plus précisément les écorces d'arbres blessés : par le froid, par la sécheresse, par les tempêtes, par la foudre, par le temps, par la vie.

Ses photographies sont toutes très émouvantes, parce qu'elles donnent à voir des choses que les grands myopes que nous sommes souvent ne remarquent pas.

Je les aime toutes, ses photographies d'arbres écorchés.

44

Mais ma préférée est la suivante, à cause du « titre », si on veut — la légende indique : *Sorbier des oiseleurs. Blessures anciennes et profondes.* Dans le bois sombre comme une mer d'encre marine, on peut voir d'innombrables taches, petites cicatrices semblables à des oiseaux, ou plutôt à de menus bateaux dorés, gris, rouge sang et bleu ciel qui ont l'air de savoir tout à fait où ils vont, voguant, lentement, tous dans la même direction, ici à la file indienne, là en grappes multicolores. À part la couleur, peu de chose les différencie, et ce n'est pas surprenant, puisque ces blessures ont toutes la même origine.

Ce que je ne comprends pas bien, par contre, c'est le nom qu'on donne à cet arbre. On l'appelle « sorbier des oiseleurs » — à cause de ses petits fruits recherchés des oiseaux. Pourquoi ne l'appelle-t-on pas « sorbier des oiseaux » ? Pourquoi lui donne-t-on le nom de celui qui ferait métier de les prendre au piège ? Qui est cet oiseleur ?